

1986



Les jours où le ciel est bas, où le paysage même bas,
je me sens inutile sur la terre.

[sans date] 86

Le ciel entier tourne
Je suis immobile

Le ciel tourne
autour de moi – Ho, Galilée !

17

Le ciel bascule
du Sud au Nord :
l'arbre fleurit

Le ciel bascule
du Nord au Sud :
la feuille tombe

La Terre tourne ! La terre tourne !
En vain, Galilée.

[sans date] 86

18

Par un merveilleux hasard
Quand il pleut, il y a des nuages,
de sorte que ça n'arrose pas
l'arrosage ne se fait pas
en plein soleil – sauf Mars, où
la chaleur n'est pas forte, justement
C'est pour arroser les libellules



Est-ce que je n'ai pas trop pris le pli de me livrer (de livrer mes livres) au hasard ?

Je sens généralement comme s'il y avait devant moi un grand réservoir (de ? d'idées sûrement pas. Peu importe de quoi, d'êtres littéraires ?) et je n'ai qu'à attendre, la main ouverte. Ça va tomber. D'ailleurs ça trouble plutôt.

19

À force d'éviter la pensée comme un ennemi. J'attends la non-pensée. Un assemblage de mots, parfait. Ready made. Tout dressé. L'œuf frais pondu. La métaphore pure. Quoi que ça soit.

"Et après on arrangera tout ça" (Ensemble, parce que généralement ça appartient au même – au même quelque chose) ("être littéraire") quand l'œuf est bon, je le sais absolument. Dans ce n'importe quoi différencier l'existant du non-existant, oui, je sais, c'est seulement sur l'attitude de la recherche (attente) que je me questionne. Si la composante paresse (il faut qu'il y en ait), laisser-aller (il en faut), mollesse (il n'en faut pas) n'est pas trop étendue, et contaminant.

J'ai dû prendre ce pli à force de départ in-concertés qui ont mené quelque part. Et surtout avec les "Deux chevaux", quand chaque n'importe quoi (mais existant) une fois sollicité, pressé, mérité, and the like, a fini par dégorgé une essence. Presque chaque.

Enfant gâtée.

J'ai constaté qu'en me pressant assez fort, j'arrivais à m'extraire une essence, finalement.

Au fond je dois avoir une abominable confiance en moi, en ce que je contiens : quelque chose sortira, dès que j'aurai une piste. Alors il suffira de travailler. Ce qui ne me pose pas de problème.

28 février (suite)

20

Mais durant la phase attente (active attente, plus active probablement) (sûrement) éliminer tout l'accessoire – nettoyer la tête des saloperies émotionnelles de l'environnement. De ce qui nous environne, jusqu'à nous pénétrer, de ce qui compose maintenant l'environnement des livres et qui est de la merde, et avec excès, et n'est que ça. Assez ! Là-dessus, une discipline de fer.

(Seulement les lecteurs gardent de la réalité. N'empêche qu'il faut les oublier aussi. Mais eux c'est moins difficile, ils ne tuent pas l'écriture. Beaucoup ne la "lisent" (définitivement) pas. Ou alors, ce qui est fort possible, ils la ressentent souterrainement – c'est à dire, quand il y a écriture, ça ne leur fait pas le même effet. Mais en tout cas, ils ne la tuent pas.)

Paris, 1^{er} mars 86

Est-ce que le livre¹ aurait été vraiment cassé par les agressions de cet automne imbécile ? Dont je n'ai pas été capable de me préserver, de mon côté. Toute mon énergie (créative, on dit) usée à résister et seulement survivre (ça ferait dans les trois livres tués par mon éditeur, à petits coups de canifs, mais qu'est-ce que les éditeurs dans les années 80 ont à foutre des livres ?) (Assez, tu as dit².)

Ayant survécu finalement, tout juste, je le regarde sur toutes les coutures. Je ne vois pas comment je peux le continuer –

Flamme éteinte ? Il y avait une flamme je l'ai bien sentie ça brûlait là-dedans j'étais portée. Le début reste encore aujourd'hui ce qu'il était, il brûle pareil. Par lui-même, tout seul, 9 pages glorieuses.

1. *La porte du fond* (Grasset, 1988).

2. Selon un accord avec les éditions Grasset, Christiane Rochefort recevait des paiements mensuels réguliers, mais au moment où elle commençait l'écriture de *La porte du fond* les versements ont été interrompus sans explication durant quatre mois. Pendant ce laps de temps l'éditeur est resté sourd à ses appels au secours.